

PLAN DE CAMPAGNE IV



MAGIC
MARS

PLAN DE CAMPAGNE N°4

mars 2023

Vie, mort et vie d'un verre de bière (Valentin)
p.3

Rénovations à Calidon (Ludovic)
p.11

Illustré par Valentin et Ludovic

Contact

plandecampagne@protonmail.com

Déjà parus

Plan de Campagne n°1,2,3 (décembre-février 2023)
L'Alcôve en letton n°1,2 (automne-été 2021)
Nouveaux Dossiers compressés (2021)

VIE , MORT ET VIE

D'UN VERRE DE BIERE

Je naquis en Italie, dans une petite usine de la province de Pérouse.

PIANTA

AZIENDA

BICCHIERI

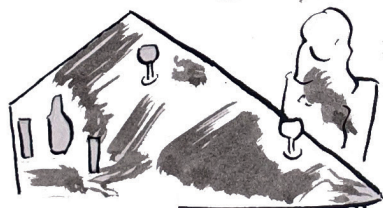
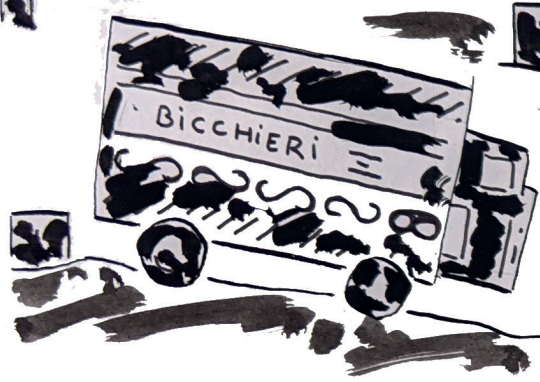
Très vite, je dus apprendre à me débrouiller.
Les verrons n'ont pas la vie facile.

L'éventail des carrières ouvert à un jeune verron est assez faible, pourtant j'avais déjà des préférences.

J'aurais aimé servir dans un cabaret alternatif, plein de belles jeunes femmes et de fols projets, plein de mouches. J'aurais aimé servir dans un café d'association, dans un gentil bistrot, servir un patron doux, une patronne juste et sévère.



Hélas, mon carton s'arrêta devant le bar des PTT.



Ce n'était pas une vie joyeuse. Progressivement je pris du poids. Les client.e.s ne s'en rendaient pas compte. Je devins méchant.





TU REPREND
L'UN GODET ?

J'avais désormais des proportions respectables.
Je ne désenplissais pas. Avec le recul, je réalise que
j'étais proche de l'infarctus du myocarde au verre.



BAR DES PTT

Mon salut vint par hasard.

Bon, ils ont
fermé --- j'ai
qu'à le garder
je les emm...





Il n'eut bientôt plus aucun égard.



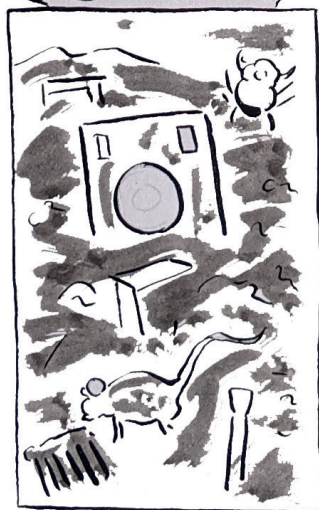
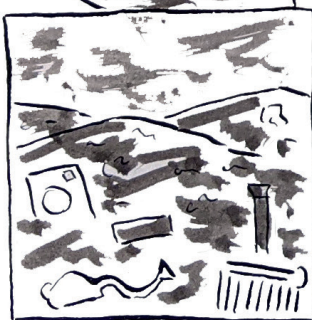
Au moins, je pus quitter la maison.

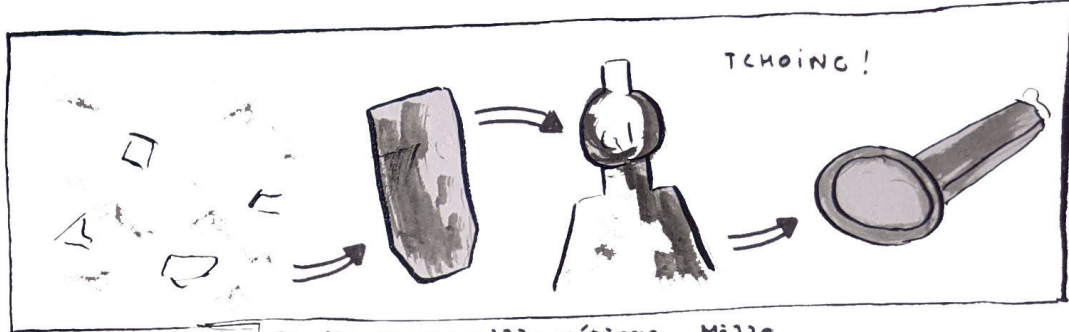
On me mit, enfin, les morceaux que l'on voulut bien récupérer, à la poubelle.

ALLEZ,
POUBELLE !

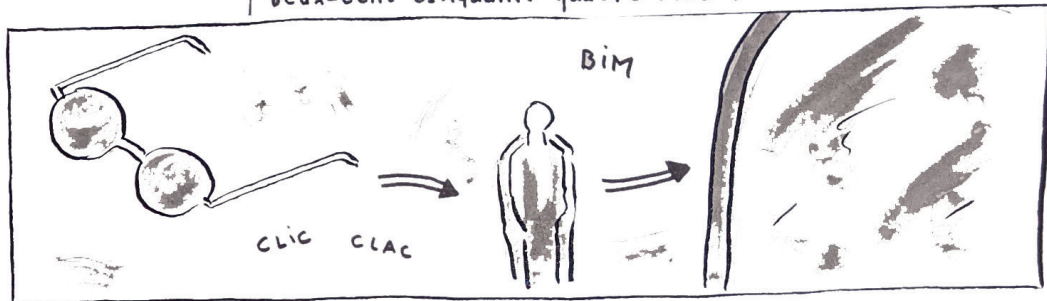


Et ma descente commença.

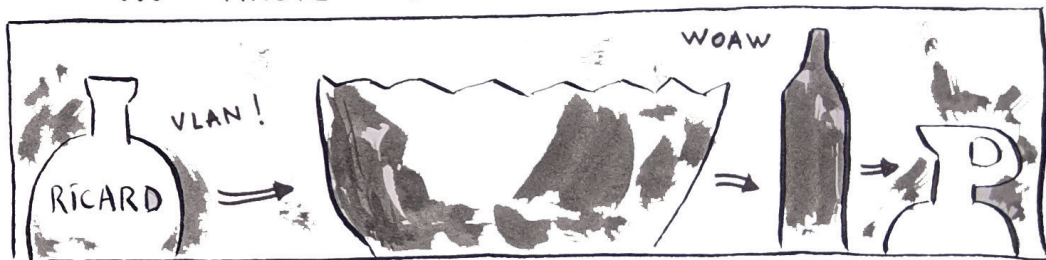




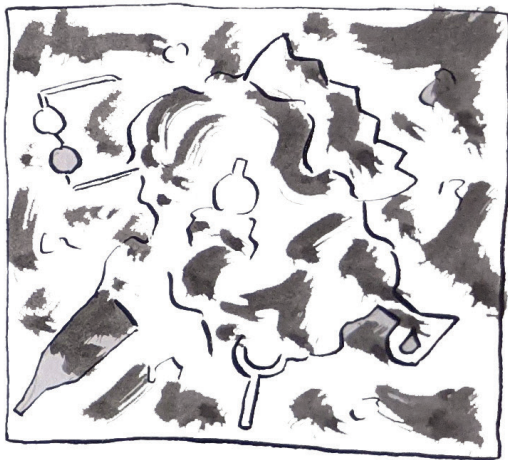
Je fis encore mille métiers. Mille
Deux-cent cinquante-quatre vies !



... MAGIE DU SURCYCLAGE ...



Tout se mélangeait en moi.





Jusqu'à ce qu'un jour...



OH !
qu'il
est
beau !



Qui l'eut cru ?
Même les histoires vraies
finissent bien !

FIN...

Rénovations à Calidon

J'avais emménagé depuis peu dans le Rectangle des Cartons Soyeux. Je ne connaissais pas Calidon et ce quartier, l'un des plus excentrés, était surtout le plus vide. Georges d'Esprival, le maire, voulait lancer des grands travaux et j'avais été muté là parce que j'étais seul et n'avais rien à perdre à quitter mon ancien quotidien. Je tournais en rond dans mon appartement complètement neuf et délabré. Ma mission n'avait pas vraiment commencé, j'allais la journée au travail, je lisais des rapports et des cahiers de doléances. Quand je rentrais j'allais me promener.

Depuis cinquante ans les anciennes falaises de Sainte-Cunégonde avaient été progressivement rasées et une ville au niveau de la mer avait été bâtie à l'aide des gravats. Autour du Carré, le centre-ville de cette forme, on avait construit, deux par deux, des Rectangles de chaque côté du Carré, en enfilades symétriques. Le dernier rectangle avait été appelé Les Cartons Soyeux. On l'avait aménagé pour accueillir des bourgeois sans voitures, on avait construit des petites rues, et les maisons étaient de hauteurs variables pour que le soleil se faufile et glisse ses rayons un peu partout. Pour faire genre que le quartier était ancien, on avait différencié les matériaux, les textures et les couleurs des façades, comme si c'était le temps, cet anarchiste, qui avait disposé par petites touches des couches d'urbanisme. Ce jeune quartier semblait abandonné depuis un siècle.

C'est un soir, quelques jours avant Noël, que je me perdis. J'avais longtemps marché et traversé des ruelles tordues jusqu'à une place entourée de platanes et au sol jaune clair, elle attendait depuis trente ans les gens pour lesquels on l'avait construite. Les lanternes avaient une couleur de flamme, des fumées sortaient nettes de hangars lointains. Les façades étaient décrépites, laissant apparaître des pierres qui bleuissaient entre les ombres découpées par l'éclairage. J'étais debout au milieu de cette place, je pensais à rentrer chez moi, à des amis imaginaires pour aller au théâtre au Carré. J'avais faim et j'espérais tomber sur une

enclave de vie au sein du quartier mort ; un des petits villages d'un ou deux pâtés de maison où les gens habitaient en profitant de l'espace vide comme la campagne en bordure d'un hameau.

J'étais arrivé par une deux voies pour voiture, la seule autre rue était piétonne et je la jugeai plus propice à me ramener chez moi.

J'avancai dans ce passage et accélérai pour arriver plus vite quand je vis de la lumière en parallélogramme au pied d'une porte entrebâillée. J'entrai alors dans une pièce nue et sale où des fétus de paille s'effiloçaient. Seule, une table ronde avait une nappe rouge ; une bouilloire dormait sur une cuisinière à bois.

- Vous êtes exactement à l'heure !

Je n'étais là que depuis quelques secondes, le temps d'avoir jeté un œil sur cette pièce où j'aurais presque imaginé des poules, quand j'entendis cette voix de femme et la porte se fermer dans mon dos. Elle avait les cheveux d'un bleu foncé très élégant, et son visage discrètement ridé s'arrondissait par une arcade régulière où ne restait que la trace des sourcils comme après le passage de l'effaceur sur l'encre.

Elle m'attrapa par l'épaule pour me ramener au centre de la pièce. Il y avait maintenant des chaises autour de la table et une corbeille à pain, et une grande planche pleine de charcuterie, de crudités, de fromage, une cruche de vin. Elle commença à manger en scandant ses bouchées de :

- Servez-vous servez-vous ! Il faut prendre des forces !

Et elle tapait avec les dents sa miche de pain. De mon côté je croquais des radis avec du beurre et j'enquillais un demi-camembert. Cela dura une vingtaine de minutes où j'essayais de comprendre où je me trouvais, en regardant les bibelots et la vieille horloge avec des oiseaux style rouge-gorge à la place des chiffres. Puis la nappe se plia en baluchon et alla déposer les assiettes et la planche dans l'évier.

Il fallait bien que je dise quelque chose. Et puis je n'avais pas envie de partir. Dans l'espoir qu'elle me retienne je lui dis :

- Merci beaucoup pour votre hospitalité ! Voulez-vous que je fasse quelque chose avant de m'en aller ?

- Oh mon cher... ! Vous n'allez pas partir si vite ! J'ai une leçon à

vous donner ! N'êtes-vous pas venu pour cela ?

Je pris peur et lui fis mon sourire le plus benêt possible :

- Une leçon de quoi ?
- Une leçon de magie pardi !

Il faisait très bon dans cette maison et dehors la froidure avait dû tomber, j'acceptai donc d'apprendre la magie. Ce soir-là la séance fut laborieuse mais longue. J'écoutais ses ordres avec beaucoup d'attention, j'obéissais :

- La magie ce n'est pas une histoire de formules, la magie ce n'est pas magique ! Il faut rentrer dans les choses, les écouter, accélérer leur mouvement !

Elle m'équipa d'une bonbonne d'oxygène et me poussa dans une pièce sous vide ; il y avait des atomes immobiles :

- Écoutez ! Vous percevez le grésillement des mouvements du biotique ? faites-le se déplacer ! Vous entendez la différence entre l'hélium et l'hydrogène ? Essayez de changer la vitesse du biotique pour le transformer !

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle me disait mais discernais effectivement des sons, des ondes, des variations de chaleur et je finis la soirée épuisé après avoir réussi à décoller deux particules. Il était peut-être trois heures du matin, elle me regardait avec satisfaction :

- C'est bien ! Vous n'êtes pas très doué mais vous êtes plein de bonne volonté ; je pourrai faire quelque chose de vous ! En attendant, au lit ! Je vais vous faire un lit de camp ! Il faut que ça reste spartiate, vous n'êtes que mon élève tout de même !

Je ne me plaignis pas quand je vis le matelas tout fin et sans housse qu'elle m'avait adjudé.

Au fil de mes progrès j'eus droit à un lit plus douillet. Après quelques jours j'eus un drap, puis une alèse sous mon drap, un duvet en plumes d'oie, un sommier à lattes, un sommier à lattes recouvert d'une toile, un sommier à coffrage. Et puis je fus moi-même capable de penser chaque soir mon lit pour le faire apparaître entre des cloisons que j'avais construites avec des sacs de riz. Isabelle me ramenait chaque jour des kilos de riz à transformer : c'était mon entraînement du matin. Il fallait

ramener le riz au niveau zéro du biotique et ensuite se faire obéir de ce biotique pour lui donner des idées nouvelles.

Elle m'avait confié une mission :

- Cela fait des années que je délaisse mon arrière-cour ! Vous allez m'en faire un joli jardin, inventez-moi des couleurs, des textures, des formes nouvelles !

Alors, mes après-midi je lisais des livres de botanique et j'essayais de combiner des espèces rares ; l'une de mes plus belles créations fut un arbre creux en pétales qui fleurissait en écorces.

Elle me regardait faire et me racontait sa jeunesse :

- C'est ma mère qui m'a appris la magie ; elle avait épousé un type très terre-à-terre, il ne gagnait pas grand-chose mais elle remplissait le frigo quand il n'était pas là, réparait nos vêtements, la voiture était toujours pleine d'essence ! Elle m'a appris la magie en cachette. Mais c'est à Calidon que j'ai commencé à systématiser ma pratique.

Je disposais parfois de journées libres et je me promenais dans les Cartons Soyeux. Les travaux avançaient, tout se passait très bien sans moi. Les maisons se repeuplaient, sous le crépit gratté, des pierres rouges, jaunes et bleues rayonnaient comme dans les beaux quartiers du Carré. Sur la place où je m'étais autrefois perdu on avait cassé le sol et mis la terre au jour, on avait rapporté des tombereaux entiers de compost, de fumier, de tourbe et les légumes et les fruits poussaient. J'avais discuté une fois avec quelqu'un qui portait un sac de terreau :

- La mairie a complètement laissé tomber son projet, il paraît que l'urbaniste a disparu une semaine après son arrivée ! On en a profité, c'est très joli non ?

Je trouvais ça moi aussi très joli. Quand j'en parlais à Isabelle, ça la mettait de mauvaise humeur :

- Oui oui c'est très beau oui ! On sait comment ça finit ces histoires !

Et je me taisais ; je comprenais qu'il valait mieux l'interroger de manière indirecte ; je lui demandais pourquoi elle était venue vivre à Calidon, pourquoi elle était restée seule dans ce quartier, sans oser lui demander pourquoi c'est moi qu'elle avait choisi comme élève, et encore moins pourquoi elle n'utilisait pas sa

magie pour aider les autres. Mais plus mes questions étaient banales, plus elle me disait des choses intéressantes. Un jour, alors que je jardinais, elle me raconta l'origine de ce biotique dont je ne pouvais que sentir l'existence :

- Marcel Nède, le fondateur de la ville, vous savez ? C'était mon professeur... Il n'est pas venu là par hasard... Il ne comprenait rien à la magie bien sûr... Mais il faisait des expériences, il chauffait des matières, les passait dans des machines... Il avait découvert du biotique à l'état pur dans les falaises Ste-Cunégonde... C'est quoi cet arbre que vous m'avez fait là ? C'est n'importe quoi ! C'est raide à n'en plus pouvoir ! Faites-moi des lianes ! Je veux que ça s'entortille autour de nos tortues de papier !

Alors je me concentrai à nouveau et je détricotai le bois pour en extraire des fils. Mais j'attendais patiemment la suite de son histoire. Cela vint au printemps quand Isabelle me félicita pour les beaux feuilletés de feuilles que j'avais réussi à accrocher à des tiges transparentes pour que les oiseaux qui nous rendaient visite puissent déposer leur réserves de nourriture entre les couches rafraîchies par des afflux de sève glacée. Comme je m'étais levé tôt ce jour-là, j'avais fini ce projet vers 16h et elle avait décrété que nous pouvions nous permettre un écart en buvant une bouteille de vin de tortues en papier (ce n'était pas des tortues vivantes, je tiens à le préciser, c'était une carapace en peau de raisin pleine de jus très sucré et les pattes et la tête étaient en ceps de vigne). Elle buvait rapidement son vin mais c'était moi qui étais saoul :

- J'aimerais quand même comprendre... Je travaillais pour Esprival avant de venir chez vous... Mais je crois qu'il ne s'occupe plus du quartier... Vous savez vous ?

- Les Esprival c'est des canailles ! C'était le grand-père qui possédait les falaises ! Nède a copiné avec lui au début ! Moi je faisais discrètement de la magie pour faire fonctionner la ville ! Je faisais voler les Hamacs par-dessus la mer, je faisais rouler le square mobile dans le Carré, j'avais animé des statues ! Les gens étaient contents ! Je voulais donner à tout le monde le secret du biotique !

- Et pourquoi vous ne le faites pas maintenant ?

- Ça ne servirait à rien ! Les Calidoniens m'ont rejetée ! J'avais même formé quelques magiciens ! Ils ont tous travaillé pour Nède et Esprival ! On m'a menacée !

- Mais c'est vous qui êtes la plus forte non ? Vous auriez pu les empêcher !

- C'est ce que j'ai fait...

- Vous avez fait quoi ?

- Rien... J'ai rien fait ! Arrêtez vos questions !

Elle fit disparaître la bouteille de vin et s'en alla. Je restai seul au milieu du jardin. Le lendemain je ne la vis pas ; j'en profitais pour me promener en ville. J'avais déjà sympathisé avec un groupe de gens qui avaient récupéré un haut immeuble rose et le meublaient patiemment avec les restes d'un autre. Ce jour-là justement on avait réutilisé des bouts de lampadaires pour faire des pieds de table et des porte-manteaux. On me mit une ponceuse dans les mains. Et je m'oubliais un peu à décoller la peinture en me contentant de la transformer en poussière grasse qui nourrissait directement la terre. Mais, me rendant compte que les gens risquaient de s'étonner de ne pas voir de résidus, j'en faisais apparaître en petits tas balayés.

A mon retour Isabelle était déjà à table ; nous mangeâmes en silence. Elle baissait les yeux et je lui dis :

- J'ai envie d'aller aider les gens qui repeuplent les Cartons Soyeux.

- Si ça peut vous faire plaisir...

- Vous devriez venir avec moi.

- Non. Partez donc si vous le voulez mais moi je ne me mêlerai plus de ça. J'étais bien tranquille avant que vos amis viennent chez moi foutre le bordel ! Je croyais pourtant que si je vous empêchais cela suffirait !

Cette fois-ci je ne répondis pas. Il me sembla alors entendre sa voix dans ma tête, ou plutôt ma voix mais avec des accents qui me rappelaient les siens ; cette voix disait :

- Mais quelle drôle d'idée de vouloir quitter Isabelle ! J'ai tant à apprendre d'elle !

Et cette voix n'était pas un de ces dialogues que je peux m'inventer avec des gens que je connais ou que j'ai autrefois fréquentés. Je la regardai mais elle baissait à nouveau les yeux et

dit en se levant toujours, son regard évitant le mien :

- Bon ! Demain nous allons apprendre de nouvelles choses !
Couchez-vous tôt, nous avons du pain sur la planche !

Elle me fit un sourire candide et d'un mouvement du petit doigt (tout à fait inutile mais elle aimait accompagner de gestes sa magie, ça la mettait en train) elle envoya valser les miettes dans l'air où elles s'évaporèrent.

Je me couchai bien décidé à m'en aller le lendemain matin. Levé à cinq heures j'abattais les cloisons de ma chambre et je remplissais des sacs de riz avec mon sommier, mon armoire, ma lampe et ma table de chevet. Je pris un café avec les paysans de la Place aux Tomates (c'est comme ça qu'elle avait été baptisée par les nouveaux Cartonosoyeusiens) et je passais la journée à désherber un seau à la main ; je parlais avec beaucoup de gens, me faisait raconter la semaine.

J'eus ainsi plein d'outils dans les mains, un râteau, une bineuse, une fourche, une faux, une scie à métaux, une tronçonneuse... J'appris même à conduire un tracteur pour déterrer les pommes de terre. J'avais arrêté la magie après avoir fait brûler une rangée de haricots en accélérant leur pousse. Sur ce point, Isabelle me manquait un peu car j'avais l'habitude qu'elle répare mes erreurs.

J'habite dans l'immeuble rose avec mes nouveaux amis. Esprival vient demain pour annoncer notre expulsion prochaine. Les autres veulent aller quand même boire un coup mais moi je les laisse partir et je monte dans ma chambre pour me reposer :

- Ça ressemble beaucoup à la chambrette que vous aviez chez moi ! Je vois que vous êtes tout de même un peu nostalgique !

Isabelle est debout, elle regarde par la fenêtre comme si elle avait inspecté les lieux en m'attendant.

- Comment êtes-vous entrée ?

- Si facilement ! Vous ne m'avez même pas laissé le temps de vous apprendre l'art de se rendre invisible ! Encore une source de regret pour vous...

- Je ne vous ai pas invitée Isabelle !

- Mais je suis si content qu'elle soit venue me chercher pour me

ramener à la maison ! me dit la voix dans ma tête.

- N'essayez pas encore de jouer avec moi, je vous vois venir !

- Je vois... Vous vous trouvez malin je suppose... Vous allez vous amuser quelques mois avec vos copains ! Et qu'est-ce que vous ferez quand Esprival viendra avec ses bulldozers ? Vous allez lui donner des coups de fourche c'est ça ?

- Nous le convaincrons que c'est notre droit de rester !

- Vous êtes si naïf ! Je connais mieux que vous les Esprival ! C'était moi qui devais dessiner les Cartons Soyeux ! J'avais tout dans la tête, ç'aurait dû être magnifique ! Esprival a embauché un type, Nède m'a abandonné et ils ont commencé à construire ce faux quartier authentiquement en toc ! Les familles de bourgeois achetaient les maisons sur plan ! Alors je les ai persuadés de partir !

- Et vous m'avez convaincu de venir habiter chez vous pour empêcher Esprival de refaire le quartier c'est bien ça ?

- Nooon... Vous m'avez tout de suite été sympathique ! Je voulais tout vous apprendre ! Et vous avez choisi d'aider ces zouaves à mâcher le boulot pour Esprival !

- Vous devriez venir voir ce qu'ils font ! Et sans magie ! C'est quand même autre chose que votre jardin de savante folle !

Je la pousse par la fenêtre en m'accrochant à elle et nous tombons tout droit les pieds sur un sol mou qui s'enfonce en absorbant notre poids décuplé par la chute. Il est plus de minuit et je la tire par le bras pour l'amener jusqu'à la Place aux Tomates. L'éclairage est calme et la chaleur est juste assez moite pour envelopper les corps allongés sur les chaises en terrasse d'un bar sans serveur puisque chacun se lève à tour de rôle pour ramener une tournée à sa tablée. Les gens rient, chantent un peu mais doucement car tout le monde a envie de savourer le bruit léger qui ondule entre les groupes.

- C'est vrai que c'est assez joli !

- Ben oui ! Regardez-moi ces petites tables qui zigzaguent entre les légumes ! Venez, je vous offre un verre !

- Non, ce n'est pas la peine, je n'ai pas envie qu'on me voie ; je vais rentrer chez moi. Mais vous avez raison, les Cartons Soyeux

méritent qu'on les protège ; revenez me voir à l'occasion, je vous apprendrai deux trois choses.

Elle a disparu, je rejoins certains de mes amis que j'ai aperçus à une table avec trois pieds similaires et un plateau fait d'un patchwork de plastique blanc et de morceaux de bois vissés les uns dans les autres avec un rond de métal creusé pour faire cendrier au milieu. Il y a avec eux un homme qui me dit quelque chose, il porte un costume et des cheveux gris bien peignés posés sur de bonnes joues tombantes :

- Qu'est-ce que vous faites là ? Je croyais que vous aviez quitté Calidon ! J'ai appelé tous les services d'urbanisme de France, on ne trouvait plus trace de vous !

- Oh... C'est une longue histoire M. d'Esprival, mais vous voyez je suis bien dans les Cartons Soyeux !

- Vous voulez reprendre votre travail ?

- Pas vraiment non... Disons que je suis resté aux Cartons Soyeux mais que je me suis laissé porter par le courant.

- C'est étrange, mais je crois que vous avez raison... J'ai eu envie de venir ce soir à l'improviste, avant demain, voir ce que fait cette bande de zouaves dont tout le monde parle en ville. Et je ne sais pas mais... Je me suis dit que, finalement, les Cartons Soyeux méritent d'être protégés.

[illegible]

vivent à l'intérieur d'une membrana
que la tête, aux moins de cinquante
na... le pire c'est

sauf,
mine
rum
meo
omme
je l'a
points noirs ont perd
lus près et d'ord
leur état se ch
est aussi le m
v à la porte entré
maisaine en
vs, propre à
ve. Alors il
it la musi
pareil, la

طيط